

La prière

Au plus intime de l'homme,

la prière de Dieu

Que signifient, au regard de l'évangile, les prières qui montent de l'humanité depuis la nuit des temps, et l'inaispaisable attente qui taraude le monde contemporain orphelin de Dieu ? Ne découlent-elles pas toutes d'une même source qu'aucune religion ne peut s'approprier ? De fait, la glaise qui nous constitue est animée par un souffle qui vient d'ailleurs : le désir d'amour et d'infini qui inspire l'être humain témoigne de la parole créatrice dont le monde est issu et dont il ne cesse de relever. Dieu habite le cœur des hommes et sa présence est prière pour qu'ils vivent pleinement, pour révéler à chacun sa part de vérité et l'inviter à la partager.

Héritage de la prière originelle et dérives

L'homme a d'abord prié pour conjurer les périls face auxquels il se sentait impuissant – calamités naturelles et ravages des guerres, famines et misère, maladies des hommes et des bêtes, stérilité et mort. Les forces surnaturelles sollicitées étaient multiples, des génies locaux et des ancêtres familiaux à un Dieu unique en passant par une foule de divinités intermédiaires. A la façon des humains, ces dieux avaient leurs affects et leurs convoitises. Détourner leur colère ou obtenir leur secours passait par des contreparties sacrificielles généralement codifiées, sanglantes ou symboliques. Des sacrificateurs et des prêtres servaient de médiateurs. Mais la beauté de l'art religieux archaïque témoigne d'un dépassement ancien des rapports utilitaires plus ou moins magiques liés aux besoins primaires.

Le christianisme s'est très tôt greffé sur ces croyances premières et les a transformées, débouchant sur des formes de piété sublimes ainsi que sur maintes superstitions. Des sources ont vu leurs vertus miraculeuses se pérenniser sous l'égide de l'Eglise des hauts-lieux telluriques ont été surmontés de calvaires et de basiliques, et la liturgie s'est déployée avec le faste des cultes impériaux en lieu et place des religions païennes. Substituée aux puissances congédiées, la Trinité allait souverainement gouverner le cosmos et l'humanité, assistée par la cour céleste et relayée sur terre par le clergé. Proclamée « Mère de Dieu » et « Reine de la terre et du ciel », la Vierge Marie s'est trouvée investie d'un rôle d'intercession d'une immense portée affective, entourée d'innombrables saints. Le ciel entendait toutes les prières, mais c'est toujours la sagesse divine qui avait le dernier mot et qui devait être louée pour cela.

Ces croyances concernant la prière ne se perpétuent plus guère que chez les pauvres où les catastrophes et la misère remplissent les églises, dans les milieux conservateurs qui instrumentalisent la religion et chez les traditionalistes. Rares sont en Europe les croyants qui prient encore pour obtenir le soleil ou pluie, le succès à un examen ou un gain au loto. La médecine apparaît plus efficace que les dévotions. Et à la guerre, mieux vaut se fier aux armes qu'à l'appui des cieux. L'idéologie moderne considère que l'histoire du monde est largement autonome et qu'il est absurde de demander à Dieu d'intervenir contre le cours normal des choses. Abuser de la crédulité populaire est jugé indigne, de même que culpabiliser les plus faibles en leur reprochant de ne pas prier assez pour mériter de vivre humainement.

L'homme émancipé honnit le Dieu inquisiteur et pervers qui poursuit ses créatures pour comptabiliser leurs fautes et les punir sous le prétexte de vouloir les sauver par amour (cf. Maurice Bellet). Et depuis les deux Guerres mondiales et la Shoah, le trône du Tout-Puissant n'est plus qu'une chaise vide

surplombant des milliers de cadavres innocents. La crédibilité de la prière de demande s'est effondrée en même temps que des pans entiers des attributs de la divinité. Mais loin de traduire un recul regrettable, cette évolution peut réveiller la spiritualité évangélique qui, grâce aux Eglises et en dépit de leurs trahisons, a toujours survécu dans les profondeurs du christianisme. Ressurgit alors l'image du Dieu d'amour qui a pris chair pour délivrer les hommes de leurs maux, un Dieu qui se donne sans acception de religion et qui déteste d'être supplié et glorifié par des êtres humiliés et transmis de crainte.

Libérer la prière dans le sillage du Christ

Quand Jésus se retirait pour prier, il situait Dieu dans les cieux selon les conceptions de son époque, croyait à sa toute-puissance et pensait que la fin du monde était proche. Mais, en amont de ces déterminations culturelles, il se tournait vers la source de son être pour interioriser les vues de celui qu'il appelait son Père et accomplir sa volonté. Il a déclaré inutile de multiplier les supplications puisque Dieu sait ce dont ses enfants ont besoin. Loin des louanges ampoulées et interminables qu'affectionnent les dévots, le « Notre Père » qu'il a enseigné à ses disciples représentait un exemple de prière courte allant droit à l'essentiel : qu'advienne la miséricorde et le pardon du royaume de Dieu, et que soit donné à chacun de manger à sa faim. Des choses toutes simples qui exprimaient l'absolue confiance que Jésus avait en son Père et en la vie émanant de lui.

L'heure est venue d'adorer Dieu « en esprit et en vérité » a dit Jésus à la Samaritaine, et non plus dans les sanctuaires. Reprenant à son compte cet oracle d'Osée : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice », il a chassé du Temple les marchands qui vendaient des bêtes pour les holocaustes. Un choix crucial qui l'a conduit à relativiser les règles de la pureté rituelle pour rejoindre les exclus. Il a guéri les malades dont le mal était associé au péché, a

fréquenté les lépreux, les prostituées et les publicains. A la pureté relevant du clivage entre le sacré et le profane, entre les élus et les autres, il a substitué, adressée à toute l'humanité par delà la religion, une invitation à transfigurer l'homme et le monde. Le récit de la déchirure du voile du Temple au moment de sa mort symbolise ce bouleversement radical.

Ce voile a beau être inlassablement raccommodé par les Eglises pour restaurer la religion primitive, l'évangile a constitué une irréversible révolution. Le moindre acte de bonté contribuant à humaniser le monde anticipe le règne de Dieu, avec ou sans religion. Il n'existe pas d'autre prière que celle que Dieu lui-même exprime au plus profond de l'homme. Parole aussi vaste et ardente que l'amour, contemplation et jubilation aux heures de joie, consolation dans la détresse ou la révolte. Gratitude pour la beauté de la création, pour la fécondité des communions et la joie des béatitudes, cette parole est aussi acceptation sereine des blessures et de la mort. Aucune prière ne se perdra en fin de compte : tous les hommes qui rêvent de vivre pleinement leur humanité partagent le rêve et la prière de Dieu, et oeuvrent avec lui.

Si Jésus revenait...

On peut penser que le Christ ferait aujourd'hui à peu près la même chose qu'il y a deux mille ans. Dans le sillage de la prophétie d'Isaïe par laquelle il a inauguré son ministère à Nazareth, il s'efforcerait de contribuer à affranchir les hommes des esclavages religieux et profanes qui les aliènent. Sa vie et sa prière continueraient à être celles de Dieu au milieu des hommes. Mais la fin du monde que Jésus avait crue proche n'apparaissant plus imminente, il serait amené à expliciter davantage les implications politiques de son message libérateur. Se trouvant confronté à la diversité des religions et à la sécularisation, se réclamerait-il du christianisme historique ? Nul ne peut l'affirmer. Seule certitude : il risquerait sa vie pour incarner l'amour. Et son

aventure se terminerait sans doute comme précédemment : individu dérangent et dangereux, il serait déclaré fou par les siens et condamné de concert par les pouvoirs religieux et politiques.

Mais n'ayant jamais cessé d'être présent, le Christ n'a pas à revenir. A la merci de l'humanité, il demeure vivant pour toujours, priant les hommes de le reconnaître et de l'accompagner au service des plus petits. Resituant l'évangile parmi les pauvres à partir de leurs aspirations matérielles et spirituelles, la théologie de la libération balise cette voie dans le monde contemporain – combat et prière. Le partage du pain et du vin pour donner corps à la parole du Christ en nous engageant à sa suite, symbole de la prière évangélique, peut se vivre de mille façons selon les cultures et les circonstances. Ne comptent que la miséricorde, la justice et la paix, l'abondance de vie et de joie partagées qui en découlent, car le Dieu des béatitudes est au delà de tous les dieux et de tous les cultes, et c'est sa prière que l'humanité est appelée à exaucer.

Bonheur

et illusions liturgiques

Pour s'accomplir et contribuer à humaniser le monde, l'homme a besoin de médiations symboliques vécues en communauté. Sauf à se cantonner dans une austérité solitaire et stérile, il a besoin de commémorations, de rites et de fêtes pour se ressourcer et prendre de nouveaux départs. Loin de n'être que des cérémonies formelles et répétitives, les célébrations liturgiques peuvent constituer des moments créatifs de vie et d'heureuse communion. Noël, Vendredi saint et Pâques ne peuvent se vivre chaque jour qu'en se renouvelant périodiquement de manière solennelle et partagée.

Mais quand la liturgie revêt les attributs du sacré et se pare d'une esthétique figée à l'avenant, quand elle prétend

garantir aux élus qui la pratiquent un accès immédiat au divin, elle n'est qu'illusion ou imposture menant à l'idolâtrie.

N'est divin que l'amour vécu en notre monde : reconnaître et servir Dieu n'est possible qu'à travers le service d'autrui sous le signe du lavement des pieds. Plutôt que d'anticiper la contemplation de la face de Dieu et les célébrations célestes par delà les problèmes du monde, nous avons vocation à faire advenir un peu de ciel sur la terre en assumant le trivial et sublime quotidien des hommes.

Jean-Marie Kohler.